



HAL
open science

Les mots des candidats, de “ allons ” à “ vertu ”

Damon Mayaffre, Camille Bouzereau, Mélanie Ducoffe, Magali Guaresi,
Frédéric Precioso, Laurent Vanni

► To cite this version:

Damon Mayaffre, Camille Bouzereau, Mélanie Ducoffe, Magali Guaresi, Frédéric Precioso, et al.. Les mots des candidats, de “ allons ” à “ vertu ”. Pascal Perrineau. Le vote disruptif. Les élections présidentielle et législatives de 2017, Presses SciencesPo, pp.129-152, 2017. hal-01635941

HAL Id: hal-01635941

<https://hal.science/hal-01635941v1>

Submitted on 15 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Version auteurs parue avec mise en page in Pascal Perrineau (dir.) *Le vote disruptif. Les élections présidentielle et législatives de 2017*, Paris, Presses SciencesPo, pp. 129-152]

Les mots des candidats, de « allons » à « vertu »

Damon Mayaffre, Camille Bouzereau, Mélanie Ducoffe, Magali Guaresi, Frédéric Précioso et Laurent Vanni

CNRS – Université de Nice Sophia Antipolis – Université Côte d’Azur

Introduction

Les campagnes électorales sont des temps suspendus qui représentent peut-être la quintessence de la politique. C’est-à-dire ces instants où les mots, seuls, se substituent aux armes, et la polémique remplace le *pólemos* ; où vaincre c’est convaincre, et agir discourir. Où le *logos* est la *realia*. Meetings, tribuns, tribunes, plateaux de télévision ou Pnyx, temps de parole CSA ou clepsydre, programme et propagande, tracts, textes, tweets, interviews : en campagne, la politique est logocratie¹.

L’étude des discours des candidats de la Présidentielle 2017 doit ainsi nous instruire sur les enjeux d’un pays, d’une époque et d’un scrutin complexes. Elle éclaire une situation politique française sans précédent sous la Vème République : défaites systématiques des sortants, disqualification des partis traditionnels de gouvernement de gauche comme de droite, élection surprise d’un homme de 39 ans sans véritable passé politique, construction très rapide d’une majorité parlementaire inexpérimentée, renouvellement de grande ampleur du personnel parlementaire, abstention massive conjuguée aux votes blancs ou nuls records dans des proportions alarmantes surtout si l’on considère le second tour des législatives, vote protestataire et qualification de la candidate d’extrême-droite au second tour comme avant elle son père en 2002, etc.

Par réduction, seuls les discours des cinq candidats majeurs ont été étudiés. De gauche à droite : Jean-Luc Mélenchon, Benoit Hamon, Emmanuel Macron, François Fillon et Marine Le Pen. La sélection est arbitraire – et un des candidats, Benoit Hamon, s’est avéré être moins important électoralement que ce que l’on pouvait imaginer – mais elle permet de couvrir au total plus de 91 % des suffrages exprimés au premier tour. Le corpus est ainsi composé de 125 discours équivalents à plus 1 million de mots (grosso modo 25 discours par candidats en tenant compte des campagnes plus longues des deux qualifiés au second tour). Il débute au 1^{er} janvier 2017 et se termine à la veille du second tour. Il rassemble les grands discours de meeting des candidats et leurs principaux débats et interviews à la télévision ou à la radio durant la période ; leurs tribunes majeures parues dans la presse écrite également.

La méthode de traitement appelée logométrie s’appuie d’une part sur la lecture des textes que facilite la navigation hypertextuelle (simple lecture naturelle à l’écran au fil des discours ; convocation de concordances construites autour d’un mot-pivot pour une lecture systématique de passages, hyperlecture et navigation dans le corpus via des requêtes lexicales ou grammaticales données). Elle s’appuie d’autre part sur la statistique textuelle et sur le *machine learning* (repérage fréquentiel des mots ou des phrases spécifiques des candidats, étude des constellations lexicales autour de mots-clefs grâce aux cooccurrents statistiques afin d’en établir l’emploi, traitement multifactoriel du vocabulaire et

¹ Voir par exemple *Mots. Les langages du politique*, 2016, n°112, "Discours présidentiels. Discours de présidentielles" (dir. P. Bacot et al.)

reconnaissance du degré de paternité des textes par apprentissage). Cette méthode ne prétend pas définitivement prouver le sens des discours, mais espère contrôler la description du matériel linguistique du corpus et objectiver les parcours interprétatifs de l'analyste².

Les résultats exposés et retravaillés ici ont été produits de manière dynamique au cours de la campagne grâce à *l'Observatoire du discours politique contemporain* mis au point au CNRS et à l'Université Côte d'Azur (<http://mesure-du-discours.unice.fr/>) et au logiciel *Hyperbase 2017*. La méthode et le fait d'avoir engagé l'étude au fil de l'événement ont pour but de se prémunir du principal danger qui menace ce type d'analyse : le danger téléologique. Par exemple, le fait qu'Emmanuel Macron ait été élu, *in fine*, ne saurait préempter entièrement une analyse qui viserait dès lors simplement à prouver combien le discours du candidat portait nécessairement en lui les traits de la victoire ; le fait que Marine Le Pen ait finalement échoué après un ultime débat télévisé difficile ne saurait déterminer une analyse qui viserait dès lors à montrer que l'ensemble de la campagne du FN annonçait les errements du débat puis la défaite. Préalablement au dénouement, c'est-à-dire aux résultats électoraux que l'on connaît désormais, des choses ont été dites durant les cinq mois de campagne et le traitement logométrique entend ici les restituer en bon ordre.

1. Jean-Luc Mélenchon, une autre voix pour une autre gauche ?

D'un point de vue discursif, la campagne 2017 aura été marquée par l'orateur Mélenchon. Par analyse ou simple effet de mode, tous les organes de presse – même les plus sévères vis-à-vis de la gauche tels *le Figaro* ou *Minute* – présentent Jean-Luc Mélenchon comme le meilleur tribun du panel³. Ses concurrents eux-mêmes, notamment à la sortie des débats, ont parlé de son sens de la répartie. Henri Guaino, plume flamboyante de Nicolas Sarkozy lors de la campagne 2007, a pu louer le verbe mélenchonien en des termes surprenants pour un adversaire politique aussi rude :

[...] Mélenchon, indépendamment de qu'on peut penser de ses choix idéologiques fait précisément de la politique en donnant une place importante à la réflexion, à la pensée. Il ne fait aucune concession sur le terrain de la langue, ni sur celui de l'exigence intellectuelle que nous impose le profond malaise auquel la politique est confrontée. (Atlantico, 9 avril 2017)

Au-delà de la fascination militante que Jean-Luc Mélenchon a pu exercer sur ses troupes, et donc parfois au-delà d'elles, notamment par sa façon de parler sans note ou d'utiliser les moyens de communication les plus modernes comme une chaîne Youtube dédiée et des meetings hologrammes de grande ampleur, il convient d'essayer de dresser les contours d'un discours roboratif.

De fait, le discours Mélenchon a donné l'impression de revivifier le discours fatigué d'une gauche en perte de repère programmatique et idéologique depuis plusieurs années, que les Français avaient appris à ne plus écouter dans la bouche d'un Lionel Jospin, d'un Robert Hue, d'un François Hollande ou d'un Pierre Laurent. Le mélenchonisme se présente ainsi de manière ambitieuse et officiellement comme un

² La méthode retenue est un prolongement de celle utilisée par Antoine Prost dans René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1988. Voir en 2016 par exemple Etienne Brunet, *Tous comptes faits. Ecrits choisis, tome III. Questions linguistiques*, textes édités par Bénédicte Pincemin, préface de François Rastier, Paris, Honoré Champion, 2016.

³ Les louanges qui ont été tressées à l'orateur Mélenchon sont trop nombreuses pour être citées. Par exemple, la moins nuancée dans *20 Minutes* qui titre : « Mais où diable Mélenchon a-t-il appris à être un orateur de génie ? » (25 mars 2017). Lire aussi par exemple *Minute* du 12 avril 2017 ou *Le Figaro* en ligne du 23 avril 2017.

néo-humanisme social et écologique, et revendique dans un même mouvement Les Lumières et la Révolution jacobine comme passé, le socialisme comme présent et l'exigence écologique comme avenir.

De manière spectaculaire, ce sont d'abord les mots « humain » (+9), « humaine » (+8), « humains » (+7), « humanité » (+6) qui remontent en vagues statistiques du discours (fig. 1)⁴. Cette façon de s'adresser avec une telle récurrence à l'humain ou à l'humanité qui sommeillent chez l'électeur, ou encore, dans une facilité de langage qui fut son gimmick, le fait de s'adresser constamment aux « gens » (+19, « eh vous les gens ») ou bien encore, plus simplement, le fait de répéter son slogan de campagne et d'en appeler au goût du « bonheur » (+3), permet à Jean-Luc Mélenchon de construire un *ethos* humaniste essentiel que l'on retrouve par exemple dans un pacifisme intransigeant (« paix » +5), dans sa défense éthique et fondamentale de la cause « animale » (+5) ou encore dans sa réflexion sur le « suicide assisté » (+4).

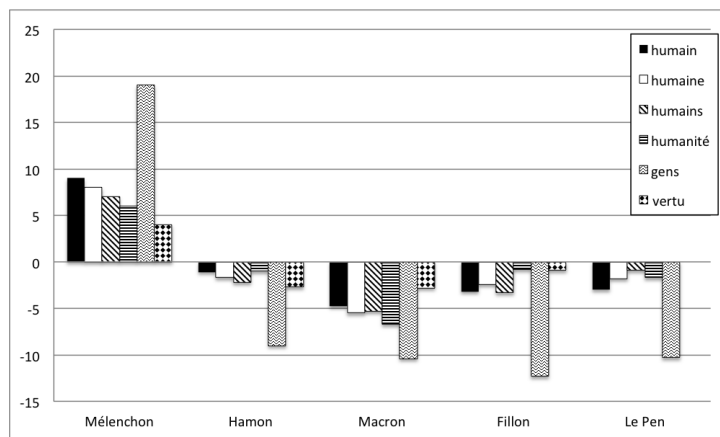


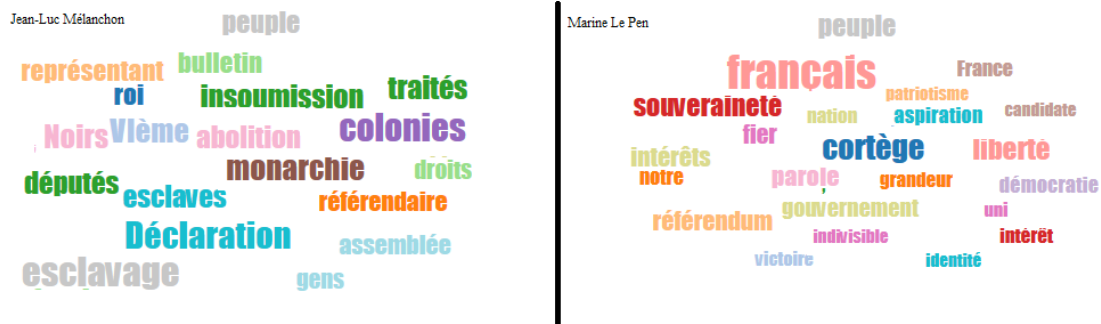
Figure 1. Mots néo-humanistes typiques de Jean-Luc Mélenchon⁵

C'est par ce biais néo-humaniste que Jean-Luc Mélenchon file la comparaison avec les Lumières et la Révolution émancipatrice. Les références historiques en général, aux Lumières en particulier, à 1789, à « Montesquieu », à « Diderot », à « Robespierre » pourraient être illustrées statistiquement, par exemple, par l'exhumation d'un mot fort et daté comme « vertu » (+4 ; « Je propose un humanisme neuf autour de la vertu »⁶). Mais nous l'illustrerons avec le terme « peuple » que Jean-Luc Mélenchon dispute au Front national. Les cooccurrences de peuple – c'est-à-dire ses contextes d'utilisation –, que l'on compare ici un instant à celles de Marine Le Pen, ne laissent pas de doute sur le sens à donner au terme :

⁴ Rappelons le principe de base du traitement statistique qui sera utilisé tout le long de cette contribution : l'approche est contrastive (comparaison des candidats entre eux) et la norme endogène (un usage « moyen » est défini pour l'ensemble du corpus). Dès lors, le logiciel calcule les écarts (sur-utilisations ou sous-utilisations) d'un candidat (ici Mélenchon) par rapport à l'usage moyen. Un écart supérieur ou inférieur à +2 ou à -2 est considéré comme significatif. Au-delà de la rigueur mathématique, le principal avantage de la méthode est d'être sans a priori : tous les mots, lemmes ou codes grammaticaux sont aveuglément étudiés par le logiciel afin de faire ressortir tous ceux qui le méritent statistiquement.

⁵ Le graphique se lit simplement : au-dessus de l'axe des abscisses les bâtonnets chiffrent une sur-utilisation des mots par le locuteur ; au-dessous de l'axe des abscisses les bâtonnets chiffrent une sous-utilisation.

⁶ Interview au *Parisien*, le 2 mars 2017 autour de la sortie de son ouvrage *De la vertu* (L'observatoire, 2017)



Mots statistiquement associés à "PEUPLE", chez Jean-Luc Mélenchon et Marine Le Pen --- mesure-du-discours.unice.fr

Figure 2. Mots associés à « peuple » chez Mélenchon (vs. Le Pen)

Le peuple de Mélenchon renvoie à la « Déclaration » (des droits de l'homme), aux luttes contre le « roi » et la « monarchie », à « l'abolition » de « l'esclavage » ou des « colonies », et à toute forme « d'insoumission » notamment celle concrète et immédiate de ceux qui refusent la Vème République et réclament une « VIème » République.

Par là, chez Jean-Luc Mélenchon, le peuple est plus « sans culotte » que bolchevick et la *France insoumise* est plus civique que prolétarienne ; il s'agit, dans le discours, avant tout de convoquer une « Constituante » (+7) pour une nouvelle République, non de socialiser les moyens de production.

1789 donc plus que 1917, humanisme plus que marxisme. Cependant, J.-L. Mélenchon sait utiliser également un vocabulaire social qui le démarque des autres candidats et le situe au sein d'une gauche syndicale et socialiste plus classique : le « smic » (+3), les « salaires » (+4), la « sécu » (+7), etc. Les « ouvriers » (+5) et même encore la « classe ouvrière » (+4) sont les marqueurs importants d'un discours dont on ne peut douter des origines, comme dans cet extrait :

Je viens témoigner, parler pour et au nom de 6 millions d'ouvriers : la classe ouvrière existe ! Parler au nom de 7 millions d'employés qui ont un statut souvent très proche de que qu'on appelle un ouvrier : 13 millions de personnes ! Il n'y a pas de classe plus puissante en France, ni de classe plus utile car c'est elle qui fait tout ! Sans le travail humain, il n'y a aucune richesse produite, et personne ne peut ni répartir ni accaparer ! (Meeting à Tourcoing, le 8 janvier 2017)

Enfin, le discours de Jean-Luc Mélenchon est fortement écologique ; plus encore ou au moins autant que celui de Benoit Hamon. La sortie intégrale du « nucléaire » (+5), la préservation de la « mer » (+10) sont notamment au cœur du programme. Une expression forte, car syncrétique de la tradition socialiste et écologique se détache du corpus : « planification écologique » (+7). Elle lui permet de décliner et de structurer ses propositions qui au final séduiront beaucoup l'électorat écologiste. Une citation permet de résumer l'ensemble du néo-humanisme de Jean-Luc Mélenchon en donnant un concentré de tout son discours jacobino-socialo-écologique, autour d'une seconde expression à nouveau exclusive et que l'orateur répète : « règle verte » (+4) :

...nous avons cependant le devoir de nous fixer une règle générale impérative qui nous oblige à changer nos manières de produire, d'échanger et de consommer. Cette règle c'est la règle verte. Elle vaut bien mieux, et plus utilement, que leur prétendue règle d'or qui est la seule vertu qu'ils honorent. On se guérit du mal d'argent, on ne se guérirait pas de la destruction de notre monde.

La règle verte, c'est ne plus prendre à la nature davantage qu'elle ne peut reconstituer. Ce défi technique et scientifique est la clé du nouvel humanisme dont nous portons les couleurs [...]

Nous devons décider qu'il existe des biens communs inaliénables. Que l'air et l'eau sont ces biens communs, comme le savoir, les arts et la culture qui améliorent ce qu'il y a d'humain en nous. Mais ces biens communs, l'air, l'eau, ils doivent être la propriété collective de la nation. C'est à elle qu'il revient d'en assurer la protection et d'en faire payer la réparation à ceux qui les détruisent. (Meeting place de la République, le 18 mars 2017)

Une comparaison qui ne plaira ni à l'un ni à l'autre peut être tentée pour conclure. Comme Nicolas Sarkozy en 2007 a renouvelé la rhétorique de droite après les ternes années Chirac ou Balladur - un discours décomplexé assumant, sur certains thèmes comme la patrie, l'immigration, le travail, la morale, l'ordre ou la sécurité, une tradition marquée⁷-, Jean-Luc Mélenchon semble avoir décomplexé en 2017 un discours de gauche usé par la gestion raisonnable des affaires gouvernementales : un discours de gauche à nouveau fier de l'héritage révolutionnaire, clairement populaire et social, et désormais écologique.

3. Benoit Hamon, le malentendu

Pour imposer sa voix et son discours, Benoit Hamon accumula trop de handicaps. Dans l'ordre : campagne longtemps hypothéquée par la candidature Hollande puis par une Primaire de gauche tardive qui le mène fin janvier 2017 ; campagne retardée ensuite par des négociations qu'il dut avoir avec les écologistes afin que ces derniers retirent leur candidat qui le mène fin février ; campagne désertée encore par ses camarades de parti jusqu'au reniement des engagements écrits de la Primaire par le premier ministre sortant Manuel Valls qui se prononce en faveur d'Emmanuel Macron le 29 mars à quelques jours de l'élection ; campagne rendue inaudible toujours – comme pour tous les autres candidats – par les affaires Fillon qui couvrirent l'ensemble du débat pendant quasiment toute la séquence ; campagne concurrencée enfin défavorablement par Jean-Luc Mélenchon dont Benoit Hamon n'avait pas l'expérience et dont il semblait parfois imiter *mezza voce*, à contretemps et à contre-emploi, le programme (VIème République, lutte contre la loi travail El Khomri)⁸.

Dans ces conditions, le candidat eut du mal à se faire entendre. L'étude *deep learning*⁹ montre ainsi que la machine elle-même peine à reconnaître un discours sans beaucoup d'identité ou de traits remarquables (fig. 3).

⁷ Sur le discours de Nicolas Sarkozy voir D. Mayaffre (2012), *Mesure et démesure du discours. Nicolas Sarkozy (2007-2012)*, Paris, Presses de Sciences Po.

⁸ De fait, chronologiquement, le programme de Benoit Hamon ne put s'exposer qu'après celui de Jean-Luc Mélenchon, et lorsqu'il propose en 2017 une VIème République, il semble condamné à donner l'impression de copier-coller le cœur du programme de la *France insoumise* exposé depuis plusieurs mois. Politiquement surtout, Benoit Hamon était moins bien indiqué que Jean-Luc Mélenchon pour condamner la Vème République présidentielle. Enfant de François Mitterrand qui permit la cohabitation, petit frère de Lionel Jospin qui inversa le calendrier présidentielle/législatives, collaborateur de François Hollande qui s'accommoda de la Constitution, Benoit Hamon était dans une position généalogique délicate pour exiger une VIème République parlementaire. En ce qui concerne l'abrogation de la loi El Khomri, la situation était plus intenable encore, car plus immédiate, pour le candidat d'un parti socialiste qui venait précisément de la faire passer à l'Assemblée. A quelques semaines de distance, le 1^{er} juillet 2017, Benoit Hamon quitte le parti socialiste dont il venait de porter les couleurs.

⁹ Pour une application récente du *deep learning* aux textes politiques voir par exemple M. Ducoffe *et al.* (2016), "A deep architecture for presidential speeches. De Gaulle-Hollande (1958-2016)", *JADT 2016*, Fac Imprimeur, vol. I, pp. 157-168

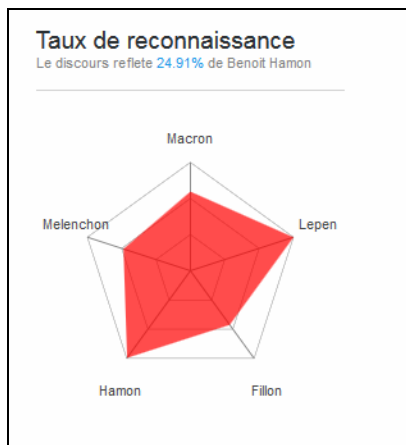


Figure 3. Traitement *deep learning* de Benoit Hamon (discours du 18 février)¹⁰

Néanmoins, Benoit Hamon eut ses mots et ses thèmes préférés, et apporta sa touche d'originalité dans cette campagne en articulant le discours d'une gauche sociétale animée par l'idéal d'un vivre ensemble harmonieux et fraternel.

Une des signatures lexicales les plus fortes de Benoit Hamon est le terme « discrimination » (+6, fig. 4). A travers lui, c'est la lutte aussi bien contre les discriminations sociales, raciales, sexuelles ou encore géographiques que Benoit Hamon met au cœur de son discours. Et le candidat par exemple de déclarer :

Comme président de la République [...] je ne laisserai pas tranquille ceux qui croient que le racisme, l'antisémitisme, le sexisme, l'homophobie, que toutes les discriminations seraient acceptables.
(Meeting de Bercy, le 19 mars 2017)

A contrario c'est une société brassée, « fraternelle » (+3), égalitaire qui est visée dans laquelle la « mixité » (+6) et particulièrement « la mixité sociale » (+7) seraient la condition d'une « démocratie » (+8) réelle et vivante.

¹⁰ Dans ce discours de Benoit Hamon, l'algorithme « identifie » seulement 24,91% comme typique du candidat, le reste des mots et des phrases est potentiellement attribué aux autres candidats, d'où une toile centrale et élargie à tous.

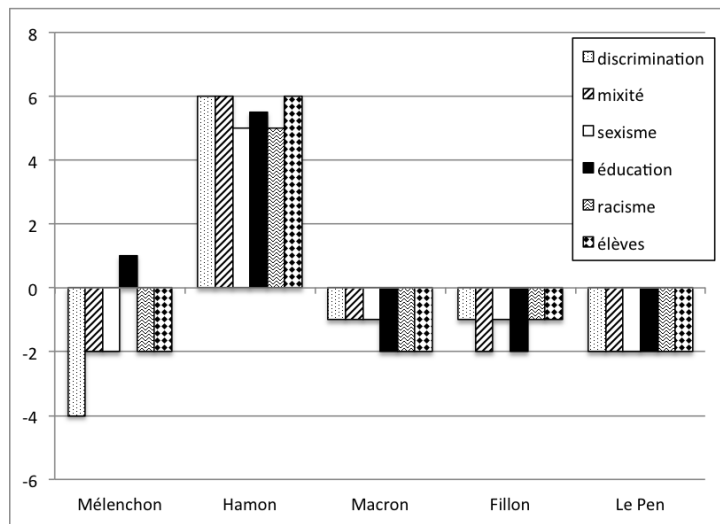


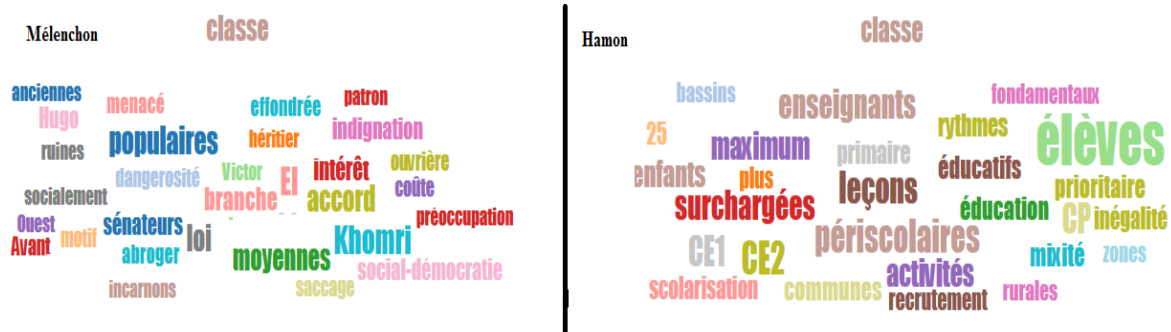
Figure 4. Mots caractéristiques de Benoit Hamon

Ainsi pour la première fois peut-être sous la République, et non sans courage linguistico-politique, un candidat s'écrie sans ambages à la tribune : « je suis féministe » (meeting à Paris, le 19 avril 2017), avant de développer longuement la nécessaire lutte contre le « sexisme » (+5) et en faveur de l'égalité femme-homme :

Je serai donc un président féministe et je mettrai tout en œuvre pour que l'inégalité entre les femmes et les hommes, l'inégalité salariale, professionnelle, politique, les stéréotypes, les violences ne soit pour les générations à venir qu'une étrange aberration dans les livres d'histoire. (Meeting à Bercy, le 19 mars 2017)

De même, le « racisme » (+4) et les « racistes » (+5) sont au cœur des luttes de Benoit Hamon qui entend représenter le premier rempart contre un Front national et contre « Marine Le Pen » (+7) qu'il interpelle plus que les autres.

Surplombant la lutte contre les discriminations, et finalement subsumant l'ensemble du propos, c'est la question de « l'enseignement » (+4), de « l'éducation » (+5), des « élèves » (+6) qui domine un discours (re)parti à la conquête d'un électorat « enseignant » (+6) troublé par la réforme des rythmes scolaires mis en place sous les gouvernements socialistes précédents. Dans un raccourci linguistique saisissant, la différence de tonalité politique entre Benoit Hamon et Jean-Luc Mélenchon peut être enregistrée autour du mot « classe » (+5). Là où chez Jean-Luc Mélenchon, le mot est associé à « moyennes », « populaires », « ouvrière » ou à « patron » dans l'acception que l'on devine, il renvoie chez Benoit Hamon à la « scolarisation » avec une attention particulière aux classes d'apprentissages « fondamentaux » de « CP », « CE1 », « CE2 » (fig. 5).)



Mots associés (cooccurrents) à CLASSE dans les discours de Jean-Luc Mélenchon versus Benoit Hamon

Figure 5. Mots associés à « classe » chez Benoit Hamon (vs. Jean-Luc Mélenchon)

Et l'on trouve de nombreux extraits à la fois précis et généraux sur la nécessaire mixité scolaire et l'égalité des chances que la République doit accorder à ses enfants, quitte à ne plus éviter le vieux débat avec l'enseignement privé :

... donc pour les classes de CP, CE1, CE2, 20 élèves maximum par classe dans les écoles en éducation prioritaire, dans les zones rurales en difficulté et dans les Outre-mer. Pour renforcer la mixité sociale et scolaire sur tout le territoire, je rebâtirai la carte scolaire dans le cadre d'un dialogue qui associera l'enseignement public et l'enseignement privé... (Conférence de presse, le 16 mars 2017)

Les locuteurs politiques, aussi talentueux soient-ils et aussi bien conseillés par des équipes de conseillers en communication, ne peuvent inventer *ex nihilo* un discours à l'occasion d'une échéance électorale, surtout lorsque les circonstances d'une campagne précipitée les obligent pour partie à improviser. Le discours de Benoit Hamon en 2017 est marqué par les origines lointaines et profondes du jeune militant au MJS et à « Sos racisme » dans les années 80-90 autour du slogan d'alors « touche pas à mon pote » et de préoccupations sociétales et éducatives autour de la jeunesse ; Benoit Hamon fait partie de cette génération « 86-88 contre le racisme qui l'indignait » et qu'il décrit dans son grand discours à Bercy le 19 mars 2017. Dans ces conditions un thème aussi fort, mais sans doute trop nouveau, comme le « revenu universel » (+7) résiste mal à la campagne Présidentielle alors qu'il avait été central dans sa bouche lors de la Primaire de la gauche ; Hamon le développe bien sûr mais le met souvent en sourdine. L'écologie elle-même, présente chez Benoit Hamon par le biais des « énergies renouvelables » (+5) et par « la transition écologique » (+5) ne structurent pas le discours et se dispersent dans la prise en considération de phénomènes plus ponctuels comme les « perturbateurs endocriniens » (+5). Les questions géopolitiques sont peu évoquées et avec peu d'idéaux, très contraintes sans doute par la conversion à la *real politik* d'un Parti socialiste devenu depuis longtemps parti de gouvernement. La « gauche » (+13) que Benoit Hamon convoque constamment dans ses discours (il s'agit de son mot favori), afin de construire un « futur désirable » (+7) et une « république bienveillante » (+5), est avant tout un élan « démocratique » (+8) de la « jeunesse » (+3) face aux injustices, aux discriminations et à la menace du Front national.

3. Emmanuel Macron, la dynamique versus les thématiques

Dans le corpus, le discours d'Emmanuel Macron est sans doute le plus difficile à circonscrire pour l'analyste non pas seulement parce qu'il ne fut ni de droite ni de gauche, refusant par-là volontairement les marqueurs lexicaux politiques les mieux identifiés par les sciences politiques, les plus clivants ou les

plus axiologiques (« ordre », « famille », « patrie », « justice », « travailleurs », etc.), mais parce qu'il fut, pour paraphraser une formulation critique du philosophe Marcel Gauchet, plein de vide¹¹.

En effet, les discours d'Emmanuel Macron cultivent la dynamique plus qu'ils ne travaillent les thématiques ; ils s'appuient sur les modalités de la politique et de l'action (le rassemblement, la mise en mouvement, la construction d'un consensus) plus que sur le programme politique lui-même. Ils exhibent plus le leader que l'idée, et l'adhérent ou le militant plus que le monde.

Linguistiquement c'est un discours plus pronominal (1^{ère} personne) que nominal c'est-à-dire que l'énonciation compte plus que l'énoncé ou que l'acteur compte plus que l'acte. Le « je » (+4) et le « vous » (+3), très vite transformés en un « nous » (+15) fédérateur sont quantitativement plus importants que les concepts nominaux traditionnels sur lesquels le discours politique se construit habituellement, ou sur lesquels les autres candidats battent la campagne (le « peuple » (-13), « l'immigration » (-10) la « nation » (-6), la « souveraineté » (-5), les « banques » (-5), les « services publics » (-4), la « dette » (-4), la « pauvreté » (-4), etc.).

Au-delà des pronoms personnels qui relèvent finalement plus de la forme que du fond et plus de l'*ego* que de la *polis*, les remontées statistiques lexicales sont éloquentes. Que l'on regarde les verbes ou les substantifs, les principaux mots macroniens appartiennent au même paradigme : « porter » (+17), « transformer » (+10), « transformation » (+13), « refonder », « refondation », « renouvellement » (+10), « changer » (+3) et même « révolution » (+3) selon le livre éponyme et fondateur de campagne paru dès novembre 2016 (fig. 6). Le macronisme électoral est une version polie et républicaine du déagisme ambiant qui marque la France sinon le monde contemporain. Il s'agit, répète-t-il, de « tout changer, de tout renouveler » (meeting à Marseille, le 1^{er} avril 2017).

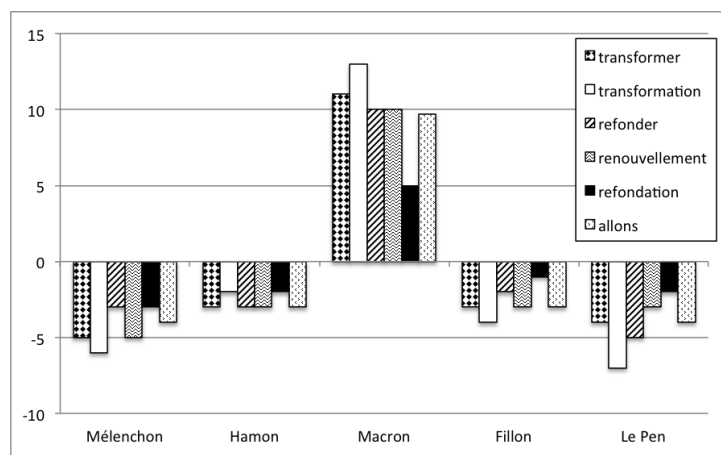


Figure 6. Les mots du « renouvellement » chez Emmanuel Macron

La forme graphique favorite du discours est « allons » (+9,6) pour un discours plein d'allant. Et cet « allons », fait directement écho au slogan et au nom : « En marche ! » qui indique le mouvement sans encore préciser la direction. Un bref aperçu logiciel des concordances de « allons » est parlant (fig. 7).

¹¹ Plus précisément Marcel Gauchet déclare dans *l'Obs* du 16 février 2017 : « Compte tenu de la médiocrité de l'offre politique du moment, ses adeptes sont séduits parce qu'il remplit le vide. En quelque sorte, Macron est le plein d'un vide. ».

Forme	Lemme	Code	Syntaxe	Expr.	Initial	Final	Chain	Liste	Tout	Nb	301	CONCORDANCE				
EM 1136e	e															
EM 1136e	allons															
EM 1137c	ire															
EM 1138e	e															
EM 1138e	emble															
EM 1144c	c'															
EM 1145b	Et															
EM 1146b	.															
EM 1146b	amis															

Figure 7. Concordances de « allons » chez Emmanuel Macron

Le discours de Macron est donc une promesse de mouvement ou d'action, plein d'allant dans la forme, mais plein d'allant de soi dans le fond. Le programme est en effet le plus souvent implicite ; du reste Macron refuse le terme de « programme » (-4) au profit de « projet » (+16) plus dynamique mais moins précis. Et lorsqu'elles sont explicites, les propositions sont toujours nuancées.

Car c'est le balancement du discours qui le rend également difficile à décrire. Remarqués par les commentateurs, et revendiqués finalement fièrement par l'intéressé lui-même, les « en même temps » se multiplient. Le balancement des verbes « protéger » et « libérer » (deux verbes macroniens avec +9 et +7) permet d'illustrer ce qui ressemble à une règle rhétorique systématique ou un mode de pensée qu'Emmanuel Macron tient à expliquer :

Quand je dis il faut libérer et protéger, on a finalement trouvé une accusation finale – puisque j'essayais d'expliquer cet alliage d'idées intimes et auquel je crois – et on a dit, ce type-là, il met des pincées de droite et des pincées de gauche, mais surtout, il n'est pas clair, il est toujours « en même temps ». Alors oui, nous, nous serons la génération « en même temps », parce qu'on se trompe à nous obliger à choisir. (Meeting de Nantes, 19 avril 2017)

Et la démonstration est prolongée pour ce qui reste la marque lexicale la plus courageuse et peut-être substantielle du discours : « Europe » (+8) qu'Emmanuel Macron utilise plus que les autres et dans un environnement toujours favorable.

D'ailleurs [libérer et en même temps protéger] est ce qui fait le cœur de l'Europe et la promesse européenne. [...] Les anglo-saxons, ils ont choisi la liberté. Ils aiment la liberté plus que tout et ils s'accommodent fort bien des injustices [...] De l'autre côté, il y a des régimes plus communistes qui n'aiment pas la liberté mais ont préféré l'égalité plus que tout. [...]. Ce qui a fait l'Europe, c'est cet attachement à la liberté, aux libertés individuelles et politiques et, en même temps, à l'égalité, à des droits sociaux. (ibid.)

Plusieurs fois dans le corpus, Emmanuel Macron se revendique du « progressisme » (mot remarquable puisqu'exclusif du candidat, +5). Ici la proposition lexicale est forte comme toujours lorsqu'il s'agit de mot en *-isme*, comme toujours lorsque le radical est aussi marqué que « progrès ». Seulement, la témérité lexicale inhabituelle laisse immédiatement place à une timidité programmatique et idéologique. Non seulement, les références historiques au « progressisme » sont mal ou non identifiées dans le discours, mais à écouter Emmanuel Macron, l'analyste ne sera pas plus renseigné sur cette identité politique revendiquée :

Ce progressisme que nous avons refondé et que nous sommes en train de refonder à quatre objectifs simples : l'efficacité d'abord, un rassemblement cohérent ensuite, un renouvellement profond et une moralisation sans précédent enfin de notre vie politique. (Conférence de presse, le 28 mars 2017)

A quelques semaines de distance, Emmanuel Macron devenu président renonce à l'interview du 14 juillet devant les Français pour préférer parler à Versailles, il précise alors solennellement sa pensée devant le Parlement réuni :

[Notre mandat], c'est aussi le mandat du projet progressiste, d'un projet de changement et de transformation profonds. Nos concitoyens ont fait le choix d'un pays qui reparte de l'avant, qui retrouve l'optimisme et l'espoir. (Discours devant le Parlement, le 3 juillet 2017)

« Efficacité », « rassemblement », « refonder », « renouvellement », « moralisation » « projet de changement » », « transformation profond[e] », « repartir de l'avant », « optimisme », « espoir » : à l'image de ces deux extraits, Emmanuel Macron multiplie statistiquement tout le long de la campagne ce qui pourrait apparaître seulement comme des éléments de langage, mais il cultive par-là volontairement un vide idéologique et programmatique susceptible de convaincre tout le monde ou au moins de ne désobliger personne. Dans ces conditions, la campagne du deuxième tour face à Marine Le Pen fut des plus confortables. Face au discours éristique et dissensuel d'un Front national replié sur lui-même et sur les frontières du pays, le « rassemblement » (+4) demandé dès le premier tour par Emmanuel Macron, sur la base d'une « réconciliation » (+5), autour d'une politique raisonnable ou plus encore « responsable » (+9) – politique équilibrée, ouverte et européenne, et qui n'a pas besoin de dire son nom ni de détailler son contenu – n'eut qu'à se dupliquer pour faire un barrage efficace.

4. François Fillon, un candidat malheureux

Empêtré dans les affaires – dont nous ne développerons pas ici les conséquences lexicales les plus directes et les plus immédiates sur le discours¹² – François Fillon connut une campagne impossible. Les révélations du *Canard enchaîné* sur les emplois présumés fictifs de sa femme et de ses enfants, et plus encore la trahison publique de sa parole lorsqu'il maintint sa candidature malgré une mise en examen qu'il avait annoncée lui-même comme dirimante¹³, le mirent sur la défensive. Et de défensif son discours devint défaitiste, pessimiste, décliniste.

En effet, ce sont d'abord les termes du déclin d'une France que François Fillon déclarait en faillite dès 2007 qui remontent du discours. Du reste, il n'hésite pas déclarer :

Je répète ce que j'avais dit ici en Corse, en 2007. Nous sommes un État en faillite, avec 2 200 milliards de dette, 30 000 euros sur chacune des têtes des Français. (Déplacement en Corse, le 1^{er} avril 2017)

Les mots « dette » (+7), « faillite » (+6), « crise » (+4), « déclin » (+8) « déficit » (+7,5) lestent d'une chape de plomb le parler du leader de droite (fig. 8). Parmi les 47.334 phrases du corpus, c'est une phrase crépusculaire que le logiciel Hyperbase repère automatiquement comme statistiquement caractéristique de l'orateur Fillon :

¹² Par exemple « justice » ou « mise en examen » sont des items plus fréquents dans la bouche de François Fillon qui fut obligé d'organiser une conférence de presse entière autour de sa situation judiciaire le 1^{er} mars 2017, et qui ne put que difficilement échapper aux questions des journalistes sur le sujet tout au long de la campagne.

¹³ Le 26 janvier 2017, François Fillon avait en effet déclaré au JT de TF1 : « Il n'y a qu'une seule chose qui m'empêcherait d'être candidat c'est si mon honneur était atteint, si j'étais mis en examen... ». Précédemment, en campagne contre Nicolas Sarkozy lors des Primaires, François Fillon s'était hasardé à prononcer une phrase qui lui sera beaucoup rappelée : « Qui imagine le général de Gaulle mis en examen ? » (28 août 2016).

Notre pays est grevé par une dette abyssale, étouffé par la bureaucratie, incapable de financer sa protection sociale, déprimé par le chômage de masse, déchiré par l'insécurité, menacé par le totalitarisme islamique. (Meeting à Besançon, 9 mars 2017)

Au mieux, le programme de Fillon tient dans un verbe et son substantif associé : « redresser » (+12) et « redressement » (+11) : *redresser la France, redresser le pays, redresser les comptes publics, redressement national, redressement économique, etc.*

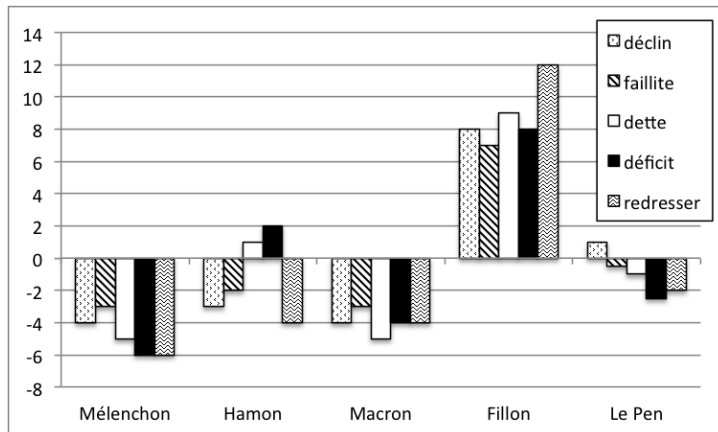


Figure 8. Le vocabulaire du déclin chez François Fillon

Il est vrai qu'au fil de la campagne rien ne sourit à François Fillon. Pour que le discours devînt offensif sans doute aurait-il fallu un candidat à gauche qui prête le flanc aux attaques et aux contre-attaques. Mais François Hollande disparu, Benoit Hamon invisible, Emmanuel Macron en esquivant ne lui offrirent pas cette opportunité. Et c'est plutôt une confrontation directe avec le Front national, dans une forme de surenchère de thèmes anxigènes, que le discours met en scène. A quelques modulations lexicales près, les discours de François Fillon et de Marine Le Pen se recouvrent sur certaines thématiques : là où Marine Le Pen identifie le « fondamentalisme islamique » comme principale menace, François Fillon dénonce dans un choix lexical plus musclé encore et exclusif le « totalitarisme islamique » (+10). Là où Marine Le Pen craint pour le devenir de « l'identité » française, François Fillon aime rappeler les « racines » (+6) menacées du pays ; là où Marine Le Pen utilise beaucoup le nom « étranger » (+4), François Fillon utilise également ce mot (+7) ; tout simplement, l'un et l'autre mettent la « nation » (+ 8 chez François Fillon, +10 chez Marine Le Pen) au cœur de leurs discours (fig. 9).

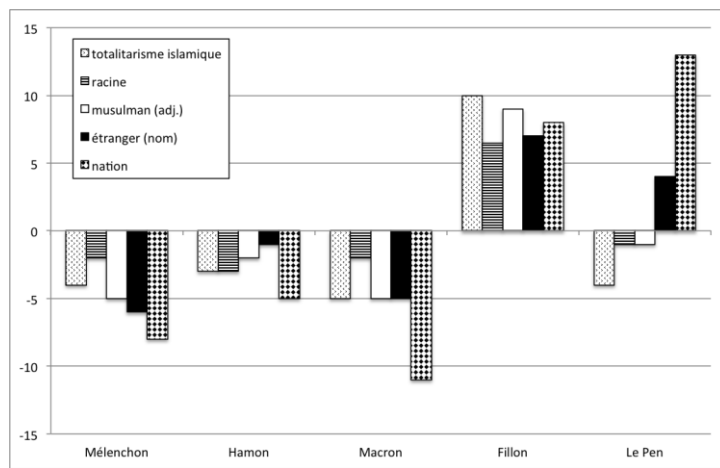


Figure 9. Vocabulaire identitaire chez François Fillon

La comparaison avec les campagnes 2007 et 2012 montre également que François Fillon se recroqueville sur un discours sarkozyste qui, en 2017, n'avait plus l'attrait de la nouveauté. La thématique de « l'autorité » (+9 ; *restaurer l'autorité*) ou de « l'ordre » (+5) ressurgit ainsi sans grande force de conviction ; les modulations sur la valeur « travail » (+3), le goût de « l'effort » (+4), la lutte contre les « 35 heures » (+7) sont très proches de 2007. Mais si ces thèmes, relativement classiques à droite, se présentaient sous le jour dynamique de la *rupture* chez Nicolas Sarkozy, ils semblent alourdis chez François Fillon du poids des années, de la conjoncture et du bilan d'un Premier ministre qui eut l'occasion de gouverner la France pendant 5 ans. Comme dans cet extrait plein de « remords » :

L'une des motivations qui m'animent, c'est le remords. Celui d'une génération qui n'a pas eu le courage d'aller au bout d'une logique de réforme et qui s'est contentée d'améliorer les choses à la marge. En 2007, avec Nicolas Sarkozy, on a respecté notre programme, mais il n'était pas assez ambitieux, il n'y avait pas la suppression des 35 heures. Et puis, on s'est pris une terrible crise financière... (Interview au Parisien, le 19 avril 2017)

Large vainqueur de la Primaire de droite en novembre 2016 face à Alain Juppé, grâce à un discours droitier qui vantait la rigueur, l'effort ou la moralité, François Fillon devait selon les observateurs enrichir et équilibrer son discours afin de conquérir un électorat élargi au-delà de la base militante sûre de ses valeurs. François Fillon n'en eut pas le loisir et sous le stress d'une campagne médiatique à charge, de convocations judiciaires répétées et de sondages qui devenaient pessimistes, François Fillon rétrécit au contraire son discours sur des valeurs ou des mots-refuges toujours plus identitaires et austères. Ceux-ci ne portaient en eux ni l'espoir ni le rêve qu'une campagne électorale présidentielle exige le plus souvent. Surtout, plusieurs de ces thèmes – l'honnêteté et la rigueur budgétaires, l'éthique et la famille, les vertus du *travailler plus pour gagner plus*, la moralité publique – qui auraient pu être gagnants dans d'autres circonstances devenaient contre-productifs voire scandaleux pour une partie des auditeurs, dans la bouche d'un candidat peu porteur et entravé par une actualité médiatico-judiciaire défavorable.

5. Les deux lexiques de Marine Le Pen

La ligne du Front national ou du Rassemblement bleu marine est désormais bien établie au détour des années 2010. Le « nouveau discours frontiste »¹⁴ repose sur deux lexiques, certes de taille différente : un lexique patriote et un lexique social. *Mutatis mutandis*, dans d'autres proportions et avec une violence libérée, cette double matrice discursive est classique à l'extrême-droite particulièrement dans l'entre-deux-guerres européen.

C'est d'abord et sans commune mesure le vocabulaire national qui signe et contresigne le discours électoral de Marine Le Pen durant la campagne. Dans les trente premiers mots caractéristiques de la candidate, 15 au moins, avec de très forts indices, appartiennent soit positivement à la célébration de la « France » (+23), à la promotion des intérêts « français » (+22), à la fierté d'appartenir à la communauté « nationale » (+10) etc., soit négativement à la dénonciation de « l'immigration » (+15) qui dilue le génie français, à la défense du pays contre la « mondialisation » (+10) ou à la mobilisation contre le « fondamentalisme islamique » (+9) qui menace l'identité nationale. Quand Marine Le Pen ne cesse dans ses discours d'établir une dichotomie patriotes (elle) / non patriotes (les autres grands candidats), elle en donne quantitativement les gages lexicaux qui de son point de vue sont irréfutables. Dans cette longue liste de mots positifs ou négatifs autour de la nation française, s'il fallait retenir un seul terme statistique peut-être retiendrions-nous le terme « frontière » (+8). Le patriotisme frontiste est d'abord un anti-universalisme et la « frontière » territoriale, économique, culturelle devient parfois l'enjeu philosophique d'un discours identitaire de l'entre-soi national :

Leur monde est un monde qui renie les frontières parce qu'elles sont un obstacle à leur projet hégémonique et à leur volonté de puissance. [...] Mais l'idéologie du sans-frontiérisme, de la disparition des frontières s'est heurtée au mur des réalités qui, lui, ne tombe jamais. [...] Nous le voyons, la frontière délimite un cercle d'inclusion, un espace au sein duquel la nation peut vivre paisiblement et où peuvent s'affirmer et s'épanouir des affections et donc une solidarité naturelle. Un pays qui n'a plus de contour, n'a plus de compteur.

Pour les mondialistes, les hommes sont interchangeable. Ils sont de partout donc de nulle part. Ils peuvent aller partout puisque toute frontière est pour eux illégitime. [...] Nous refusons de vivre dans leur monde qui veut installer une société nomade, déracinée, désaffiliée, sans patrie et même sans sexe. (Meeting à Lille, le 27 mars 2017)

Mais la force de Marine Le Pen, contrairement à son père, est de savoir articuler ce lexique patriote et cette inquiétude identitaire avec un lexique social. Si nous parlons d'articulation c'est que c'est sur le socle national que se cheville le discours social comme par exemple la question du « chômage » (+2) qui apparaît avant tout comme le fruit des « délocalisations » (+5), illustrations directes de « l'idéologie mondialiste » ou du « mondialisme » (+8). La concurrence, autre exemple, n'est pas par principe condamnée mais fustigée lorsqu'elle est « déloyale » (+7) au sein d'une « globalisation sauvage » (+3) ; le « libéralisme » reste un terme mélenchonien mais « l'ultralibéralisme » appartient à Marine Le Pen en tant que synonyme de ce que l'on pouvait appeler, à une autre époque, à l'extrême droite le cosmopolitisme capitaliste.

Dans la chronologie de la campagne notons que jamais le vocabulaire social ne supplante le vocabulaire national, mais il prend une place plus importante au deuxième tour dans la bouche d'une candidate

¹⁴ C. Alduy et S. Wahnich (2015), *Marine Le Pen prise aux mots. Décryptage du nouveau discours frontiste*, Paris, Seuil.

visiblement partie à la conquête de l'électorat populaire de Jean-Luc Mélenchon. Certains extraits arrivent en tout cas à un degré de ressemblance extrême avec tout discours socialiste, comme celui-ci où Marine Le Pen s'enquiert de la situation des fonctionnaires, des services publics sinon de l'Etat providence :

Et je ne parlerai même pas de la dégradation des services publics, de la désertification administrative de nos territoires, de l'effondrement des investissements publics, du tassement de la situation professionnelle des agents. Je ne parlerai pas de l'état des autoroutes dont l'entretien dépend encore de l'Etat, de la dilapidation du patrimoine immobilier de l'Etat comme ses casernes, ses hôpitaux, ses hippodromes ou ses autoroutes à péages. [...]

Sur le fond, nous assistons à un dévoiement total, à une décomposition peut-être programmée de la part de ceux qui professent que l'Etat est l'ennemi et se servent cyniquement des exigences austéritaires de l'Union européenne pour arriver à leur fin, déposséder les Français de leur Etat pour le livrer aux appétits voraces du privé, celui-ci ayant évidemment l'objectif de s'en accaparer les activités rentables afin de laisser à un Etat croupion et en faillite le soin d'assumer ce qu'il en reste. (Meeting à Nantes, le 26 février 2017)

Enfin, rappelons qu'un mot synthétise à lui seul ce double lexique national et social, déséquilibré mais articulé ; il constitue la plus importante OPA lexicale de cette campagne : « peuple » que Marine Le Pen s'approprie et sur-utilise à hauteur de +16, écrasant tous les autres candidats et devançant même Jean-Luc Mélenchon. convoité par tous les orateurs depuis deux siècles de l'extrême gauche à l'extrême droite, en passant par exemple par les gaullistes, le « peuple » chez Marine Le Pen symbolise d'abord la nation, la frontière ou la souveraineté nationale (cf. Fig. 2) mais également l'exigence sociale et la défense des intérêts populaires. Constamment répété, « peuple » est au cœur de deux des slogans de campagne de Marine Le Pen : « Candidate du peuple », « Au nom du peuple »¹⁵.

Marine Le Pen a connu un débat d'entre-deux-tours compliqué, elle-même reconnaissant n'avoir ni brillé ni marqué des points¹⁶. La première raison de cette contre-performance tient dans un choix rhétorique surprenant et rarement gagnant : celui de travestir son discours, de trahir une identité discursive que les auditeurs avaient appris à reconnaître. En effet, le discours de Marine Le Pen est d'habitude substantiel – au sens où il sur-utilise des substantifs dans des proportions considérables (+23). C'est-à-dire qu'il est nominal – il multiplie les noms et les concepts –, là où sa ligne rhétorique durant le débat fut, au contraire, de tenir un discours *ad hominem*, pronominal, anecdotique. Des mots forts, suffixés en -isme, en -iste, en -tion (« fondamentalisme », « patriotisme », « mondialisation », « immigration », « islamiste »... mais aussi « peuple », « souveraineté », « referendum », etc.) marquent normalement un discours fort, charpenté et idéologique. Le soir du débat d'entre-deux-tours, elle choisit tout à coup la *chicaya*. Marine Le Pen donna ainsi l'impression d'esquiver le débat comme si elle ne pouvait tout à coup plus assumer sa politique (la sortie de l'Euro par exemple) et de se réfugier dans la pure polémique.

¹⁵ Jean-Luc Mélenchon, lui, affichera « La force du peuple », mais sur-utilise « peuple » dans des proportions moindres que Marine Le Pen.

¹⁶ Interview au JT de TF1 du 18 mai 2017.

Conclusion

Les outils logométriques (ici l'analyse factorielle des correspondances) permettent de conclure et de synthétiser, en présentant une carte lexicale de la campagne 2017. Cette carte est caricaturale au sens où seuls les mots les plus caractéristiques ont été considérés, mais elle rend compte de la partition de chaque candidat et de la tonalité de l'ensemble.

Sur le graphique, les orateurs attirent leurs mots favoris, et les proximités/répulsions entre les candidats peuvent être notées. Sur le principal axe, horizontal, le discours de Jean-Luc Mélenchon se démarque seul à droite du graphique : sa rhétorique et ses thèmes sont particuliers autour des mots indiqués et signent sa place originale et forte dans l'espace de production des discours. Benoit Hamon est lui au centre du graphique, preuve ou indice qu'il tient un discours médian sans signature forte. François Fillon et Marine Le Pen quant à eux partagent le même quadrant autour d'un discours très identifiable ; ils ne sont pas étrangers l'un à l'autre notamment grâce au partage des mots identitaires. Enfin Emmanuel Macron s'originalise en bas à gauche par le vocabulaire dynamique du renouvellement mais sans marque thématique ou idéologique évidente. Son discours marque davantage un style et un positionnement qu'un contenu précis, ce qui lui permettra de devenir au second tour le réceptacle de volontés diverses de « changement » et le lieu consensuel et hétéroclite d'un barrage contre le Front national.

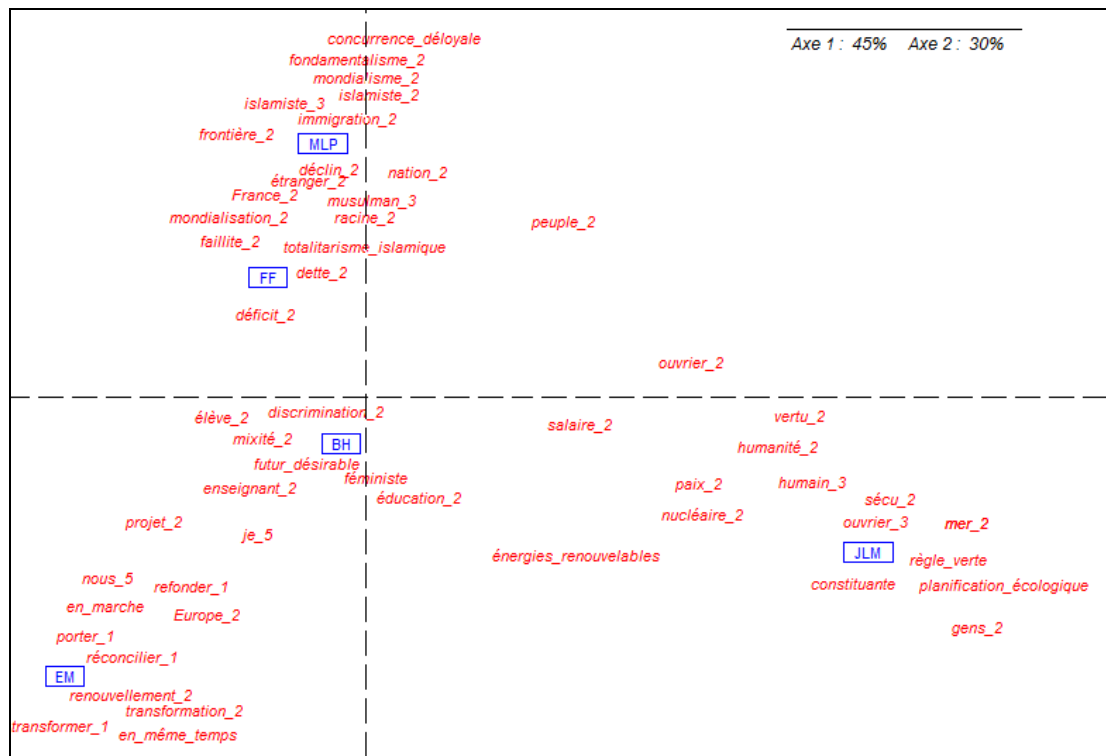


Figure 10. Analyse factorielle des correspondances (60 mots x 5 candidats)¹⁷

¹⁷ Le numéro qui suit les mots indique la catégorie grammaticale du lemme : 1= verbe, 2 = substantif, 3 = adjectif, 5 = pronom.